C'EST LA FIN.

XXII.

L'homme, à cette heure, avec toute sa science, son expérience et sa civilisation, comprendrait-il bien la femme; et la femme, compliquée à plaisir par une civilisation fausse, bien qu'elle soit admirablement simple par nature, se comprendrait-elle mieux elle-même et se jugerait-elle plus raisonnablement?

Si l'homme, dans ces derniers temps, alors que la femme devenait de moins en moins naturelle, c'est-à-dire moins vraie et moins facile à comprendre, l'a vue dans ses exceptions, dans ses déviations et dans de faux attributs plutôt que dans sa nature, ses lois et ses fonctions, il l'a certainement mal comprise; et la femme, de son côté, en se voyant dans ses misères, dans ses souffrances, dans ses mécomptes, en présence d'un luxe qui tente et pervertit, quand il n'est pas la vanité, le mensonge ou l'infériorité morale des privilégiées qui le possèdent, ne doit plus bien se connaître. En haut comme en bas, opulente ou pauvre, mais rarement heureuse,—car les bijoux et la fortune ne font pas le bonheur,—elle a la douleur des choses qui manquent, pain, amour ou foi. Qui les lui donnera?

Mais quand l'heure est mauvaise pour tous et pour toutes, quand il y a une confusion d'idées, de sentiments et de principes qui font qu'on ne se connaît plus soi-même et que l'on ne conduit le plus communément sans justice et sans raison, il est élémentaire et sage de remonter aux principes vrais, aux lois justes et à la souveraineté des *devoirs* qui créent l'ordre. Autrement, c'est la confusion continuée, et ailleurs, c'est la chimère.

Disons donc à l'homme et à la femme, les deux associés de la vie dans l'œuvre sainte et sociale de la famille, quels sont leurs *devoirs* généreux et réciproques, et sachons bien que ces *devoirs*, évidents et indiscutables, leur diront clairement leurs *droits* véritables et leurs titres.

Etonnons-nous seulement que des vérités si simples, de tous connues pourtant, aient besoin d'être rappelées et invoquées.

L'homme, que nous ne dirons ni roi, ni maître, ni supérieur, puisqu'il est un des deux associés de la vie à deux et de l'œuvre en commun, avec le nom social de la communauté toutefois, est avant tout le *travailleur* et le *producteur*.

Une force plus grande et mieux soutenue, des facultés plus viriles et plus positives, une puissance de conception et d'exécution ayant plus de suite et moins d'intermittences, le bras, le cerveau et la volonté, tout cela différencie l'homme de la femme et impose à l'homme un devoir de travail et de production auquel il ne peut se soustraire sans déchéance et sans indignité. Son rôle, de ce côté, est clair, superbe du reste, et lui donne un titre de créateur dont il doit avoir la conscience et la fierté. N'est-ce même pas à cause de cela qu'on lui accorde volontiers et justement le nom de *chef de famille*, et s'il ne le méritait pas, ne serait-il pas méprisable? Mais il travaille, il produit, il est homme. Il a le courage et le cœur. Il apporte à la maison ce que la maison demande. Car la maison, l'abri commun, c'est la famille, et la famille, c'est la femme qui vous aime, qui vous encourage, qui croit en vous et qui vous respecte. Ce sont aussi, avec le vieux père et la vieille mère quelquefois, les enfants dont vous avez la sublime responsabilité, qui vous donnent de l'héroïsme au travail, et qui font du devoir paternel qui à l'amour maternel un devoir presque divin, divin même. Mais à l'homme fort le champ, la charrue, l'outil, le métier, l'atelier, l'effort, la lutte avec les difficultés, le combat avec les éléments et les hommes, tout ce qui est la bataille ou qui ressemble à la bataille. A lui aussi le forum de la démocratie, la tribune du législateur, le prétoire du juge, le sacerdoce du prêtre et le fusil du soldat à l'heure de la patrie en danger. Il est l'homme, disons-nous. Ses fonctions se définissent d'elles-mêmes, et son rôle, dans une civilisation, grandit avec le devoir. En devenant paresseux, improductif ou parasite, l'homme sortirait lâchement et misérablement de sa nature, se retirant tout droit et tout respect, et il cesserait d'appartenir à la famille.

Est-ce à dire que la femme, la compagne et l'associée de l'homme, celle pour laquelle l'homme travaille courageusement et produit selon toute l'énergie de ses facultés, ne doive pas, elle aussi, de son côté, dans la mesure de ses forces et de ses aptitudes, s'occuper utilement, travailler et produire? Assurément non.

La femme n'est pas un meuble de luxe et de plaisir. Son intelligence est précieuse et nécessaire, ses facultés ont une haute valeur morale et si son bras est trop faible pour l'outil trop lourd, pour le métier viril et masculin, pour la charrue qui courbe ou pour le champ qui hâle, son bras pourtant, d'accord avec son intelligence, ses aptitudes et ses forces, n'est ni impuissant ni inutile devant certains travaux qui lui appartiennent peut être plus qu'à l'homme, dans lesquels, tout au moins, elle peut aider l'homme. En tout cas, comme associée de l'homme et comme son égale dans la famille, elle doit être souvent interrogée. Il faut tenir compte de ses avis et de ses conseils. Si ses observations sont justes, sa confiance a un véritable prix. La femme est toujours fière de l'estime en laquelle vous la tenez, et son amour est souvent fait de cette estime. Trop d'hommes l'ignorent malheureusement, ne se doutant pas que le manque de confiance au jugement et aux lumières de la femme est souvent le commencement de bien des choses mauvaises. Quand on doit vivre à deux, il est dangereux de penser seul.

Mais si la femme n'est pas la véritable productrice, celle qui travaille le plus fort ou le plus bruyamment, à moins toutefois qu'elle n'ait la langue trop longue, et si nous ne devons pas la faire sortir de ses fonctions en lui imposant une tâche qui n'est pas la sienne et qui la ferait souffrir injustement, la femme est avant tout, dans son rôle social et dans son association intime avec l'homme, la *conservatrice*, *l'économe* et la *ménagère*. C'est elle qui conserve, qui économise et qui ménage. A elle ce soin aussi important que celui de la production et qui exige des qualités de premier ordre, pour ne pas dire des vertus que l'homme ne possède ordinairement pas, ne peut pas posséder ou n'a pas le temps de posséder, mais sans lesquelles le travail est sans fruit, le présent sans ordre et le lendemain sans certitude ou misérable. A quoi sert de produire beaucoup à l'extérieur si vous ne savez rien conserver pour la maison et pour la famille; et si vous dépensez sans discernement, sans prudence, sans souci de l'avenir, jetant au vent le produit de vos sueurs qui ne sont pas toujours celles d'un homme jeune et vigoureux, ne faites-vous pas acte de folie? La femme, dans ce cas, serait coupable. Elle aurait des jours malheureux et une vieillesse triste. Ses regrets seraient des repentirs. Aurait-elle été la mère véritable, et la famille, ni heureuse, ni digne peut-être, pourrait-elle lui être reconnaissante? Mais ce cas est fort rare, heureusement, et la femme, créée pour la conservation et pour l'ordre, a conscience de son devoir. Elle calcule mieux que l'homme. Elle dépense et dispense avec plus de méthode, plus de discernement et plus de prévoyance. Elle est l'économe, la ménagère et la gardienne. L'armoire, quelque modeste qu'elle soit, avec le produit du travail extérieur du courageux ouvrier, lui appartient plus qu'à l'homme lui-même, à moins que le monsieur ne soit un banquier qui spécule singulièrement, qui joue à la Bourse et qui souvent a deux ou trois familles, mais dont la mieux entretenue n'est pas toujours la famille légitime.

Et c'est de cette femme, si vraie, si simple et si respectable dans ce rôle, que vous voulez faire une citoyenne et une politicienne qui fréquentera les clubs, qui pérorera à la tribune aux injures, qui boira des *cocktails* au cabaret du coin et qui votera Dieu sait pour quel maire de la Nouvelle-Orléans ou quel gouverneur de la Louisiane?

Allons donc!

Hommes, environs-nous seule.

XXIII.

Ce chapitre, M. l'Editeur, est le dernier et le meilleur à ce titre.

Accueillez-le donc comme les autres, avec votre bienveillance extrême et habituelle, et félicitons-nous tous les deux, avec le lecteur lui-même, que l'œuvre touche à sa fin.

Mais ce dernier chapitre est nécessaire comme conclusion à cette œuvre bonne ou mauvaise,—mauvaise probablement, trop longue assurément, mais dans laquelle on aurait tort de voir autre chose que la bonne volonté et la sincérité, sans amour toutefois pour ceux qui sont durs, cruels, injustes et qui font du mal à leurs semblables. Plaignons les méchants en haïssant la méchanceté.

Cependant, M. l'Editeur, que nous resterait il encore à dire, et pouvons-nous, sous raison ou sous prétexte d'étude morale et sociale, pousser l'indiscrétion jusqu'à pénétrer aux foyers de l'homme et de la femme, jusque dans la *maison* où ils résident ensemble et où ils vivent plus ou moins dans l'intimité des choses qui ne regardent personne et dans l'accomplissement des devoirs réciproques et honnêtement partagés?

Oui, certes, nous pouvons entrer dans cette maison, non par indiscrétion et par curiosité, mais seulement pour y voir dans leur vérité les *fonctions* et le *caractère* social des deux associés qui l'habitent dans le tutoiement de la familiarité et qui ont le droit de dire: *Notre maison*. Car elle est leur maison et doit l'être, petite ou grande.

L'homme, naturellement le plus fort et le plus robuste, se croyant une personnalité supérieure et exceptionnelle, prenant l'air du maître et le ton du propriétaire, a volontiers l'habitude d'appeler la maison *sa maison*. Il porte, comme nous le savons le nom de chef, et il paie les impôts. Justice veut aussi que nous constations qu'il a été le charpentier, le maçon et le couvreur. C'est lui qui, la maison terminée, y a posé le paratonnerre de Franklin contre la foudre du ciel moins terrible que celle des passions. Il y a mis la cheminée pour le foyer, la porte par laquelle on entre et la croisée qui donne l'air et la lumière. Il l'a divisée selon les besoins et les convenances de la famille. Pourtant, ne croyons pas, comme le démagogue le prétend, qu'il l'ait faite *de verre* pour que le peuple voie toutes ses actions. Mais si, de par toutes ces considérations, l'homme a des droits incontestables à la maison qui abrite et protège la famille, nous pensons également que ces droits augmentent encore par tout ce que le travailleur et le producteur constant, ainsi que ses fonctions et ses obligations l'exigent, apporte quotidiennement à la maison heureuse. Car telle est sa tâche. On ne doit pas la lui rappeler, et le cabaret du vice et de la politique n'existe pas pour lui. Il serait misérable dans un autre rôle, et la femme qui travaillerait et souffrirait pour l'homme valide, bien portant et ne produisant pas, aurait le droit de mépriser ce lâche associé et ce repoussant parasite, un gueux qui ne serait pas même l'égal de la moins vertueuse des femmes. Un tel être serait il encore un homme? L'homme finit où le travail cesse. Mais s'il pouvait y avoir, ici comme ailleurs, des femmes vaines et vaniteuses, mal douées ou mal élevées, qui trouvaient comme honte du travail du mari, parce que ce travail serait manuel et rendrait les mains dures et calleuses, il faudrait plaindre ces femmes qui ne comprendraient pas que le travail honore toujours et que la paresse seule est honteuse. *Je travaille* signifie: *Je suis homme*. Le travail c'est l'honneur.

Toutefois, bien que la maison soit construite ou acquise par l'homme, conquise par sa volonté et entretenue par son devoir, et qu'elle porte naturellement et légalement son nom, elle est bien plus réellement la maison de la femme que celle de l'homme; et quand nous traduisons, nous autres modernes, le *domum mansit* des Latins par ces mots: "Elle *a gardé* la maison"—Nous ajoutons à la vieille morale romaine de la femme inférieure la morale supérieure d'une civilisation chrétienne. *Rester* ou demeurer à la maison peut être la coutume d'un sexe qui craint la foule ou l'ordre d'un maître qui craint le danger; mais *garder* la maison, la garder dans son acception la mieux entendue, la plus intelligente, la plus prévoyante et la plus morale, avec sa raison et son cœur, contre tout mal intérieur et contre tout ennemi du dehors, avec la chasteté qui ne s'oublie pas et le devoir qui veille, avec l'amour et le respect à qui ces sentiments sont dûs, pour la paix, le bonheur et l'honneur de la famille, voilà la vertu véritable de la femme, son rôle social qui peut se dispenser d'être politique, son égalité que personne ne peut mettre en doute, peut-être sa supériorité. *Qui garde sauve.*

Oui, cette maison où l'on ne voit guère l'utilité de l'élément politique ou étranger, point fermée sans doute, mais bien soignée et bien respectée, est la maison de la femme. On ne peut pas lui en disputer l'ordonnance, la direction et l'esprit. Elle en a le soin et la *garde*, disons-nous. La femme vit-elle ailleurs, en plein air, par les chemins et chez les voisins; et si elle n'est pas, comme de juste, prisonnière en sa maison, n'en est-elle pas la maîtresse incontestable, pour ne pas dire l'âme? Aussi, quand vous pénétrez dans cette maison où l'amitié peut avoir accès, voyez vous qu'elle est comme l'expression, l'image ou le reflet de celle qui l'anime et la dirige. La femme y met ses sentiments et ses goûts, qui s'harmonisent avec ses pensées et ses croyances. Elle y révèle, sans beaucoup d'ornements parfois, sa nature et son caractère. Elle en fait, quand elle est bonne, pour elle et pour les siens l'enveloppe de l'affection, du bien-être et du respect. Attentive et soigneuse, elle ne permet pas que le désordre y pénètre sous une forme ou sous une autre et que la paix en soit troublée. Tout y est à sa place, rien n'y traîne, la médiocrité elle-même y trouve le luxe de l'ordre et la propreté toujours belle. Il faut souvent si peu de chose pour embellir une pauvre maison! Un bon et doux visage suffit. Et quand la femme est la ménagère, sans la servante ou la domestique, sa petite maison, *augusta et angusta domus*, ne saurait elle encore avoir le charme de la simplicité et la poésie de quelques fleurs?—La domestique, trop souvent l'ennemie, et toujours l'étrangère, et l'enfant qui s'élève sous l'inévitable et quelquefois l'irréparable influence de la servante ou de la domestique, apprenant à commander avant que de savoir obéir, est non seulement moins à sa mère, mais parfois encore le précoce initié qui ne doit pas trop savoir ou qui doit mieux savoir. En tout cas, disons-nous, qu'elle soit bonne ou mauvaise, riche ou pauvre, bourgeoise ou du peuple,—du peuple meilleur que l'aristocratie,—la femme se révèle presque entièrement, avec ses sentiments, ses goûts, ses idées et ses devoirs dans sa maison, sa maison de luxe et d'orgueil, sa maison de modestie et de simplicité, ou sa mansarde où l'ouvrière courageuse travaille et coud pendant que son mari travaille au dehors dans la confiance de celle qui garde la maison.

Mais ne croyons pas que la maison soit ou doive être la maison de la paresse, du découvrement, de l'ennui mortel ou du sommeil seulement. Ce serait mal comprendre la femme, son intelligence, son cœur, son caractère, son rôle, la grandeur, la beauté et la vérité de ses devoirs. Et si nous disons, comme foi et comme doctrine, que la maison appartient plus à la femme qu'à l'homme, sans vouloir priver l'homme de son bien, c'est non seulement parce que la femme y vit plus que l'homme et qu'elle l'embellit, mais encore parce qu'elle y remplit plus de devoirs que lui, des devoirs plus sacrés peut être et nullement politiques, d'une nature plus intime et plus délicate, d'un caractère moins bruyant et moins populaire, d'un ordre plus élevé et plus moral, d'une vertu d'autant plus précieuse et inappréciable que le mépris de cette vertu s'appelle le déshonneur et le malheur. Dans la femme, pour ne pas se tromper, il faut toujours voir la mère, et la mère, dans cette *fonction* divine, avec des enfants à mettre au monde, à élever, à garder, à sauver, à faire hommes, n'est pas celle qui travaille le moins et qui porte le fardeau le moins précieux.

Mais quand notre société sera plus vraie ou moins fausse, quand notre civilisation possédera plus de justice et plus d'équité, plus de christianisme véritable et selon l'Evangile, plus d'humanité dans la distribution et la répartition des biens de ce monde, la maison de travail, de paix et d'honneur qui appartiendra à tous, comme abri sacré de la famille, sera sans misère, sans souffrance, sans désordre, sans *romans*, ces manuels du vice, de l'adultère et du crime.

J. GENTIL.

HOMMAGE AU DOCTEUR ROUX.

Sentinelle jalouse, aux portes de la Vie,
La Mort veille, les yeux sur nos pas incertains,
Guettant l'humaine proie au vieux Néant ravie
Par l'Amour éternel, père de nos destins.

Sentinel'e jalouse, au seuil de nos tendresses,
La Mort veille et nous prend tout ce qui nous est [cher,
Le trésor que nos bras cachaient sous des ca- [resses,
Le cœur de notre cœur, la chair de notre chair.

En vain nous lui crions, les voyant sans défense
—Dans la haute forêt tel le frêle arbrisseau:—
"Pitié pour les petits et pitié pour l'enfance!
La tombe est trop horrible à côté du berceau."

En vain nous lui crions: "Prends toutes nos [chimères
Nos rêves, nos espoirs, nos pères, nos amis!
Mais pitié pour l'enfance, et pitié pour les mères
Au front grave penché sur leurs fils endormis.

"C'est bien assez de nous pour remplir ta [gêhenne,
De nous dont les yeux las n'ont plus qu'à se [fermer:
A qui le temps apprit la douleur et la haine....
Mort, épargne, du moins, ceux qui doivent aimer!

"Epargne ceux pour qui les fleurs allaient éclore,
Tendant aux jeunes mains la douceur de s'unir,
Ne vole pas sa joie à la prochaine aurore,
Ne vole pas son âme au Printemps à venir".

La Mort n'écoute rien!—Vers son ombre farouche
Elle entraîne la fleur de nos espoirs brisés:
Et le râle est venu sur la petite bouche
Faite pour le sourire et les premiers baisers.

Oh! les pauvres enfants dont sa main froide étire,
Les chairs, les douces chairs, lis à l'éclat pur- [reux,
Et pour les plus petits fait le plus grand martyre,
Fait pour les plus aimés le mal le plus affreux!

Le croup! l'horrible croup!—La Mort..... son [plus!.... Merveille
Qui, du destin lassé, semble un divin remord!
Mères, ne pleurez plus! car la Science veille,
Sentinelle héroïque, aux portes de la Mort.

Sentinelle héroïque, elle on défend l'entrée,
Aux tout petits enfants dans vos bras éperdus;
O mères, soclamez la Science sacrée
Par qui naissent deux fois les fils jadis perdus!

—Sois béni de l'amour et sois béni des mères,
Roux, sauveur des enfants, les hommes de de- [main!
Tarissez de sanglots et de larmes amères,
O noble et doux génie à nos douleurs humaines!

Sois béni du pays de qui ta jeune gloire
Fleurit, comme un lis d'or, les destins triom- [phants.
Où donc ton aiguillon, Mort? Où donc ta vic- [toire!
—Un fils de notre France a sauvé les enfants!

ARMAND SYLVESTRE.

QUELQUES ANECDOTES

—SUR LE—

MARÉCHAL DAVOUT.

Nous reproduisons un article que notre excellent et sympathique confrère, le "Courrier des Etats Unis," a publié il y a quelques jours. Dans ces lignes, il est question de deux illustres personnages dont l'histoire nous parle de la façon la plus élogieuse, personnages qui ont laissé une descendance digne d'eux: en France, le général Davout dont on voit plus haut la belle et mâle figure; à la Nouvelle-Orléans, le général Philippe R. de Trobriand, esprit d'élite, homme d'une grande distinction qui, lui aussi, a eu une brillante carrière militaire et qui, en délicat qu'il est, se complait aujourd'hui dans les douceurs de la vie retirée, demandant à la littérature, aux sciences, aux arts les plus purs de ses jouissances.

—

Un joli chapitre de souvenirs sur le maréchal Davout, dont le petit neveu, le général Davout, vient d'être élevé à la dignité de grand-chancelier de la Légion d'honneur.

Le vieux général de Trobriand, qui pendant tout le temps de l'empire ne cessa d'assister le prince d'Eckmühl en qualité d'aide de camp, racontait sur le maréchal l'anecdote suivante. Pendant qu'il occupait les environs d'Ostende, un peintre se présenta un jour à lui avec de bons tableaux comme échantillons de son savoir-faire, en le suppliant de lui permettre de faire son portrait. Justement la maréchale d'Eckmühl réclamait en ce moment un portrait de son mari! Davout consent. Les séances se succèdent, séances fort interrompues par les allées et venues du maréchal, qui, pendant qu'il posait, donnait ses ordres et lisait sa correspondance, et le portrait ne s'achevait pas. Si d'ailleurs ce portrait était bon ou mauvais, Davout n'en savait rien, car il avait promis au peintre de ne pas regarder son ouvrage avant qu'il fût terminé. Enfin l'artiste demande à emporter un uniforme, afin de mettre la dernière main à son chef-d'œuvre, et rapporte bientôt une enseigne de village et une note de 600 francs. Furieux, le maréchal lance le portrait dans le feu et paye la note en s'écriant:

—Eh! je vous aurais donné le double pour ne pas me faire perdre mon temps. Au lieu de me tromper par un talent qui n'existe pas, il fallait me dire: J'ai besoin d'argent, et, sacrebleu! je vous en aurais donné.

Le général de Trobriand était le modèle des aides de camp et un type original de Français de l'ancienne école, comme disent les étrangers lorsqu'ils veulent être injustes ou impertinents envers les nouvelles générations françaises, une âme entièrement mâle, sans alliage aucun de ces mièvreries brillantes que la vie des salons enseigne mieux que l'habitude des camps, et qui sont plus souvent des faiblesses que des qualités: mais cette masculinité était sans rudesse et s'alliait à une extrême douceur. Son langage sans recherches ni ornements était d'une simplicité toute militaire, et le fond de son humeur était une bonhomie franche qui, poussé à bout, était capable d'une vivacité de défense que tout agresseur aurait regretté d'avoir excitée. Quelques-unes de ses réparties mériteraient d'être célèbres. En 1815, un général prussien lui disant un jour:

—Vous autres, Français, vous vous battez pour l'argent, tandis que nous, Allemands, nous nous battons pour l'honneur.

—Rien de plus naturel, répondit le bouillant officier, chacun se bat pour ce qui lui manque.

C'est une réponse du même genre qu'il fit au général prussien Thielmann; en cette même année 1815, un jour qu'il avait été envoyé auprès de lui par le maréchal Davout, afin d'en obtenir certaines facilités pour le service des blessés et de lui annoncer que l'armée avait pris la cocarde blanche.

—Il faut avouer, messieurs les Français, que vous changez souvent de cocarde! dit Thielman, qui, après avoir longtemps servi dans nos rangs, était devenu notre ennemi.

—C'est possible, général, riposta M. de Trobriand, mais en tout cas il vaut mieux changer de cocarde que de patrie.

Dévoué au maréchal Davout jusqu'à sa dernière heure,—il passa huit jours au chevet de son lit de mort sans se débotter,—il avait gardé pour sa mémoire un respect toujours vivant. Tout en lui était resté cher, même les brusqueries, les réprimandes et les punitions, et en homme bien né qu'il était, il aimait à citer certaine leçon de respect hiérarchique et de politesse militaire qu'il en avait reçue dans les premiers jours qu'il servait sous ses ordres. Ayant eu à écrire un rapport sur une mission dont il avait été chargé, moitié par inexpérience juvénile, moitié par idolatrie pour son illustre chef, il mit familièrement en tête: "Mon cher maréchal." Cette familiarité était cependant fort excusable, d'abord parce que toute idolâtrie entraîne nécessairement une sorte de familiarité, ensuite parce qu'avant de servir sous les ordres du maréchal Davout M. de Trobriand avait servi sous ceux de son beau frère, le général Leclerc, premier mari de Pauline Bonaparte, et que cette circonstance pouvait lui faire croire qu'une partie de la distance qui sépare un maréchal de France d'un simple officier était effacée. Davout sentit à merveille cette double excuse, et donna à sa leçon de respect militaire la charmante tournure que voici. Au lieu de rappeler brusquement son aide de camp au respect des convenances, il lui fit compliment sur la manière dont il avait exécuté ses ordres; puis, au moment de le congédier, il lui dit gracieusement:

—Vous êtes jeune et tout nouveau dans mon corps d'armée, mon cher Trobriand: je dois vous donner quelques conseils qui vous seront utiles ici et même dans le monde. Ainsi, quand vous aurez par hasard un rapport à faire ou une lettre à écrire à un général, à un colonel, à un chef d'escadron, vous direz: monsieur le général, monsieur le colonel, mon commandant; à un lieutenant, mon cher camarade: et à moi enfin, mon cher Trobriand, vous direz comme vous voudrez.

Il est aisé de comprendre que, bien loin d'être affaibli par une leçon d'une si cordiale affabilité, le culte du jeune aide de camp n'en devint que plus ardent. Plusieurs de ces anecdotes vengent Davout de la réputation de dureté qui lui a été faite.

Pendant la campagne de Russie, nul corps n'a été soumis à d'aussi rudes épreuves que le corps de Davout; c'est lui qui a formé l'avant-garde de la grande armée et qui a soutenu les premiers combats, en sorte que, lorsque les autres corps sont entrés tout frais en lice, celui de Davout avait déjà plusieurs semaines de fatigues. Lorsqu'il a fallu sortir de Moscou, c'est lui qui a été chargé de protéger la retraite pendant plus de la moitié de cette effroyable route. Tous les autres corps d'armée fondent l'un après l'autre avec une rapidité effrayante,—celui de Davout au contraire se dissout avec une lenteur relative qui frappe d'étonnement. Ses soldats avaient-ils donc des privilèges physiques particuliers? Non, mais ils avaient pour résister aux éléments, les mêles habitudes d'une discipline plus ancienne et plus stricte.

Un général dur à la façon de Davout non seulement est une providence pour les âmes de ses soldats, dont il soutient et règle le courage, mais se trouve en fin de compte un véritable Esculape pour leur corps, qu'il protège contre la maladie et l'imprudence, par les habitudes d'ordre qu'il leur donne. Cela dit, voici deux anecdotes:

Le maréchal maintenait une très sévère discipline dans son corps d'armée. Il avait interdit le maraudage sous peine de mort. Un jour, il aperçoit dans un champ un soldat qui avait une singulière tournure. C'était un dragon qui avait en ceinture un mouton qu'il venait de voler. Le maréchal, se l'étant fait amener, commence par lui annoncer le jugement qui l'attend. Le pauvre mouton, qui bêlait d'une manière lamentable, couvrait de sa voix l'admonestation. Tout à coup le dragon lui frappant sur la tête: Paix, mouton! s'écrie-t-il, laisse parler le maréchal.

Le maréchal rit (pour la première fois peut-être de sa vie) et l'à-propos de l'accusé le sauva non de la mort, qui n'était qu'une menace, mais d'un jugement.

Davout avait une qualité qui, selon nous, est la qualité suprême de tout homme appelé à exercer l'autorité, c'est qu'il aimait les gens d'un mérite sérieux comme le sien, et qu'il ne consentait jamais à se séparer d'un officier dont il avait éprouvé la solidité et l'expérience. Il fut un jour menacé de perdre le général Gudin, qu'il affectionnait beaucoup,—le Gudin de l'une de ces trois immortelles divisions Gudin, Morand, Friant. Voici, au rapport du général de Trobriand, de quelle humeur il prit cette menace.

Murat voulant garder le général Gudin, Davout reçut à Brünn une dépêche qui lui annonçait que le général Puthod remplacerait ce premier. Davout était alors dans la chapelle du château, et, la messe terminée, il trouva plus de trois cents personnes rassemblées dans la galerie pour lui faire leur cour. Le sourcil froncé, les bras croisés derrière le dos, il se promenait avec agitation sans rien dire à personne. On se faisait petit, on l'observait, quand le malheureux général Puthod, qui ne savait rien, entre, la poitrine resplendissante d'ordres en diamants. Davout l'aperçoit, marche vers lui comme un tourbillon, et lui dit à haute voix:

—C'est vous, monsieur, qui prétendez remplacer le général Gudin? Vous croyez y parvenir? Mais plutôt que de laisser enlever à cet héroïque général le commandement des braves divisions qu'il a vingt fois menées à la victoire, je briserai mon bâton de maréchal!

Le pauvre général Puthod, innocent d'ailleurs, se prit à pleurer et s'en alla. Il ne connaissait pas même l'ordre: Davout, détrompé, s'excusa le soir, mais il garda le général Gudin.

EMILE MONTÉGUT.

LE PAUVRE HONTEUX.

A Monsieur Maurice Clairoin, avec mes respectueux hommages.

Par la rue il allait, le pauvre homme en gue- [nilles,
Il semblait fuir honteux et chacun s'écartait
De ces sales haillons grouillant, rasant les [grilles.
"Full dress" de la misère où le corps gisot- [tait.

Et, moi même, n'osant lui offrir mon aumône
Cigale de l'hiver bohême comme lui,
Je demeurai surpris, cloué, la lèvre aphone,
Le cœur plein de pitié, de dégoût et d'ennui.

Cependant entraîné par cet instinct, qu'en [somme,
En soi, tout être humain sent monter et subit,
Par cette intime voix, qui vibre au cœur d'un [homme,
Je tendis une pièce en un élan subit.

Il releva la tête et se mit à sourire:
"Prenez, dis-je, prenez, c'est mon "happy New [Year"
Mais cet homme aux haillons recula, sans mot [dire,
Et je vis de ses yeux une flamme jaillir.

Et comme j'insistais: "Jeune homme, votre [compte
"Est mal fait, cria-t-il en riant presque,.... mais,
"Si je suis pauvre, hélas! c'est assez d'une [honte:
"J'ai faim souvent, j'ai froid,.... tendre la main, [jamais"

Et devant la fierté du nouveau Diogène,
Je me sauvai confus, avec un froid au cœur.—
—La main ne s'ouvre pas trop large ni trop [pleine,
Pour semer l'or partout sous les pas du malheur!

MAURICE LECOMTE.

New York, Janv. 1896.

LA FEUILLE D'OR.

I

Depuis deux jours, le vent souffle implacable; depuis deux jours, il neige, tout est blanc, tout est mort.

Misérable, sordide, presque honteuse avec son allure fuyante, la ruelle a l'air de se cacher entre les maisons pour dissimuler sa pauvreté; le logis simple plus misérable encore.

C'est une mansarde dans le haut de Montmartre, un grenier accommodé en chambre à l'aide de quatre cloisons. La pluie glisse entre les tuiles disjointes et le vent fait tourbillonner la paille du lit, un vrai grabat tassé dans l'angle le moins exposé. Pas de cheminée; pour fenêtre, une sorte de lucarne trouée dans le toit et close par un châssis vitré; pour meubles, une chaise et une table de bois blanc: voilà tout.

Contre le mur le plus solide, quatre clous retiennent une affiche de théâtre, où s'étalent en vedette les lettres énormes, écrasant tout, tirant l'œil presque autant que le titre de la pièce, d'un nom d'acteur: Barussac.

Barussac! ce nom n'éveille plus d'écho; aucune acclamation ne le salue plus, aucun bravo. Et cependant, il y a quelques années, on ne pouvait le prononcer sans soulever les explosions d'enthousiasme, les épithètes louangeuses, les chaudes discussions. Là aussi, à côté de l'affiche fanée, un débris de couronne s'accroche avec l'inscription triomphale:

A Ruy Blas! à Hernani! à Antony!

A BARUSSAC!

La Jeunesse Nantaise!

De la couronne d'or, il ne reste plus qu'un squelette dégarni, qu'une carcasse de laiton et de paillon; une à une les feuilles de laurier ciselées dans le précieux métal par un orfèvre de Nantes se sont envolées chez les changeurs et les brocanteurs parisiens; une seule tremble encore sur sa tige, dansant sous les souffles de la bise, accompagnant d'un tintement clair les tonnerres de la rafale et les hurlements de la tempête.

Sur la chaise, dans une pose écrasée, Barussac écoute le chant de la petite feuille qui résonne comme une harpe éolienne: sa grêle mélodie acquiert plus de force à mesure que, le jour baissant, le crépuscule envahit la pauvre chambre.

Evoqué par cette harmonie, ce qui se déroule alors sous les yeux du comédien, ce qui éblouit son esprit, ce sont les beaux jours de sa triomphante jeunesse, les heures où le public enivré ne se lassait pas de l'acclamer, ne séparant plus son nom de celui des personnage créés par lui.

Il se revoit tel qu'il était, beau, d'une jeunesse puissante et magnifique, d'une exubérance méridionale qui faisait rêver les femmes lorsqu'elles le retrouvaient tour à tour Antony, Ruy-Blas, Hernani, toujours séducteur, toujours séduisant. Ses silences même restaient superbes: il emplissait la scène de la magie de sa fière tournure avant de l'emplir du tonnerre de sa voix. Que de lettres dans sa loge, que de billets parfumés, que de brûlantes déclarations! comme on l'adorait!

De tous ses souvenirs, le plus vivant était celui de sa soirée d'adieux à la ville de Nantes, quand une délégation de jeunes gens, les plus hauts placés, les plus riches, lui avait apporté cette couronne ciselée pour lui par le premier artiste du pays; partout, il l'avait

FEUILLETON.

Commencé le 14 janvier.

L'Ancien Maître.

—PAR—

PAUL BOURGET,

De l'Académie Française.

—Suite—

Je le voyais, à une tête de cheval de moi, et son corps, si leste, malgré l'âge, sur sa monture un peu lourde. Par momens il se tournait pour pencher la tête, et comme recueillir dans une de ses oreilles toute la rumeurs vers laquelle nous nous dirigeons. J'apercevais son profil alors, résolu, sérieux, mais empreint d'une tristesse que je m'expliquais déjà et par les indications de l'hôtelier et par son propre caractère. A cette heure même où il exécutait son devoir de bon citoyen en donnant la chasse à un brigand, il revoyait sans aucun doute ce brigand, tel qu'il l'avait eu chez lui à son service: un tout petit jeune homme, presque un enfant. Le contraste était trop fort entre le jour où il avait renvoyé Seymour de sa maison après une pareille peccadille, et ce jour-là, où il conduisait à travers ces bois noyés d'inondation la troupe chargée de traquer son ancien domestique devenu un abominable malfaiteur. Avec son puritanisme de responsabilité, il était impossible que le colonel ne rapprochât point ces deux épisodes, impossible qu'il ne se dit point: "J'aurais empêché peut-être cette destinée si j'avais été moins sévère?".... Ce souci d'une conscience inquiétée se mêlait sur cette mâle physionomie à la naturelle tension du soldat en embuscade. Tout d'un coup, cette double expression de ce martial visage s'accentua jusqu'à l'angoisse. Le colonel venait d'arrêter de nouveau son cheval, ses mains assuraient leur position sur la carabine, et il l'épaulait avec un geste d'une effrayante lenteur. Je me penchai sur l'encolure de ma bête, et voici qu'entre les feuillages des térébinthes j'aperçus le bord de la rivière, reconnaissable, dans cette énorme crue, à l'absence soudaine de végétation,—les chiens à la nage sur la nappe de l'eau presque rousse, et leurs huit gueules aboyantes, ramassées, dressées autour de la tête d'un homme. D'un bras le malheureux nageait, tandis que de l'autre il maintenait un pistolet au-dessus de l'eau. Lentement, presque imperceptiblement il avançait, essayant de lutter contre le courant et de gagner un pont submergé, dont le câble de fer était encore visible à cinq mètres. C'était la seule chance qu'il eût de traverser ce terrible fleuve, dont la force se mesurait à la vitesse des troncs d'arbres qu'il charriait par places. C'était un miracle que le nageur n'eût été frappé par aucun d'eux, un miracle qu'il gagnât sur le courant même le peu qu'il gagnait.... Il devait lutter ainsi depuis longtemps déjà, et il ne se découragait pas! Quand la meute le serrait de trop près, terriblement unie et hurlante, mais sans le mordre, il frappait les mufles des chiens avec la crosse de son revolver. Ce coup furieux écartait cette barrière vivante des gueules implacables et lui rendait assez d'espace pour qu'il avançat encore un peu. Evidemment, il gardait son arme intacte pour un usage plus effectif, s'il lui fallait renoncer à son unique espoir de fuite. Il y avait, dans cet acharné débat contre tant de forces contraires: élémens, bêtes et gens, quelque chose de courageux et de vaincu d'avance, qui serrait le cœur. Nous étions si près de l'homme que je voyais avec une extrême netteté les lignes de son visage. C'était une face de mulâtre, plus jaune que brune, plus voisine du sang blanc que du sang noir. Les cheveux n'étaient pas crépus, ils bouclaient à peine. Le nez, au lieu de s'écraser était aquilin. Quelle hérédité avait imprimé ce masque d'aristocratie à ce voleur et à ce meurtrier? De qui descendait cet Henry Seymour? Car c'était bien lui. Si j'avais pu garder quelque doute après la description que l'hôtelier m'en avait faite, le trouble du colonel me l'aurait enlevé. Sa carabine continuait bien de rester épaulée, mais le doigt ne pressait pas la gâchette. L'eût-il pressée, la balle n'eût pas touché son but, tant le bras de l'ancien maître ajustant son ancien domestique s'était mis à trembler. Puis le canon de l'arme se releva sans que le coup fût parti, et j'entendis M. Scott dire à haute voix, comme s'il eût été absolument seul:

—Non, je ne peux tirer sur lui ainsi....

Il donna alors de l'éperon à sa bête qui s'avança encore un peu. L'eau était si profonde maintenant qu'il en avait jusqu'au-dessus du genou. Il ne pouvait aller plus loin qu'à la nage. Il était sur la lisière même de la forêt, sans aucun arbre devant lui. Il jeta un cri, et le nageur se retourna. Je vis le revolver que le fugitif continuait de tenir hors de l'eau, se diriger du côté du colonel et se relever comme avait fait la carabine de ce dernier. Seymour venait de reconnaître M. Scott, et il ne tirait pas. Cette hésitation devant le meurtre était si complètement inattendue chez un assassin professionnel, et dans de telles circonstances, que, même à cette seconde et avec la f